

Johan Heliot

LE FER AU CŒUR

ÉLECTROGÈNE
STEAMPUNK

PREMIÈRE PARTIE

CHUTE

CHAPITRE I

Arrivée au bas de l'escalier, Maïan rajusta son corsage et réordonna les plis de son jupon. Ses mains tremblaient, son cœur cognait à tout rompre. Pour se calmer, elle prit une grande inspiration. Un parfum âcre faillit la faire chavirer. L'odeur d'Orlano imprégnait sa peau encore humide de leurs sueurs mêlées.

Un frisson parcourut Maïan de la tête aux pieds. Là-haut, dans le grenier, Orlano dormait à poings fermés, à demi-nu, allongé sur l'épaisseur de sacs vides dont ils s'étaient fait une couche la plus confortable possible.

Maïan eut envie de rire pour faire savoir au monde sa joie, mais elle se retint. Le père d'Orlano s'activait dans l'arrière-boutique de l'échoppe, tout près de là, de l'autre côté d'une mince cloison de torchis. Elle pouvait l'entendre aller et venir, martelant le plancher d'un pas lourd. Le maître tisserand était un homme imposant, la bedaine éminente, à la mesure de sa réputation entre les murs de Pérennia. S'il venait à découvrir l'idylle entre son unique rejeton et la fille d'une simple

LE FER AU CŒUR

lavandière, sa colère risquait de rejaillir sur cette dernière. Or, Maïan aimait trop sa mère pour lui infliger pareille épreuve, aussi s'efforça-t-elle à la plus absolue discrétion.

Elle aimait encore plus Orlano, d'une tout autre façon, évidemment. Lorsqu'il lui avait proposé de s'enfermer dans le grenier, elle avait accepté sans hésitation. La maison était alors vide, le maître tisserand occupé dans ses ateliers. Les jeunes gens avaient pour la première fois donné libre cours à leur passion, indifférents à l'écoulement des quarts sonnés par la cloche d'un beffroi, avant de sombrer l'un et l'autre – enlacés, épuisés, comblés – dans un sommeil réparateur.

Maïan avait rêvé à de nouvelles étreintes. Le tintement de la cloche s'était peu à peu immiscé dans ses songes pour la ramener à la réalité. Plusieurs quarts avaient passé, à en juger par la clarté déclinante du jour, visible à travers l'unique fenêtre du grenier. Orlano dormait si profondément qu'il n'avait pas réagi lorsqu'elle avait déposé un baiser au coin de ses lèvres avant de s'enfuir.

L'image de son amant assoupi dans le clair-obscur réchauffait le cœur de la jeune femme. Elle s'avança dans le couloir menant à la rue, sur la pointe des pieds, pour ne pas attirer l'attention.

La porte de l'arrière-boutique était demeurée entrouverte. Maïan jeta un coup d'œil. Elle aperçut la large silhouette du maître tisserand, penchée sur une écritoire. Sa plume semblait danser sur le vélin, s'arrêtant juste le temps d'étancher sa soif à l'encrier. Sans doute s'occupait-il à tenir ses comptes. Souvent, Orlano moquait l'avidité de son père, aussi grasse que sa panse, le raillait-il. Il n'en refusait pas moins les avantages qu'elle lui procurait : belle vêtue, vaste logis, bourse toujours pleine. Maïan lui pardonnait ses contradictions. Elle l'aimait, tout

CHAPITRE I

entier, tel qu'il était, pas vraiment parfait mais si doux avec elle, et tellement, tellement attentionné !

Avant de sortir de la maison, elle s'assura que sa coiffe couvrait bien son crâne. Seules les catins de la Ville-Basse arboraient leur chevelure librement et sans gêne. Du moins la mère de Maïan le lui répétait-elle afin de l'inciter à respecter en public les règles de la Vertu. N'ayant jamais mis les pieds dans le quartier infâme et souterrain de Pérennia, Maïan était obligée de la croire sur parole. Mais ce fichu carré de toile rêche lui donnait des démangeaisons et ses rabats au niveau des tempes limitaient son champ de vision. Elle n'avait qu'une hâte : s'en débarrasser, une fois dans l'intimité.

Il lui fallait avant cela rejoindre la soupente où sa mère œuvrait du premier au dernier quart du jour à frotter le linge souillé pour leur assurer de quoi subsister. Le logis était modeste, misérable même, en comparaison de la maison du maître tisserand. Maïan y avait vu le jour dix-sept années plus tôt et coulé une enfance sans éclat, en l'absence d'un père, consacrant la plupart des heures au labeur, dans les émanations de vapeur dégagée par les grands baquets emplis de draps et de chiffons mis à bouillir...

Mais en cette fin d'après-midi, Maïan ne voulait songer qu'à son bonheur tout neuf. Elle prit une grande inspiration, s'enivrant du mélange des parfums de la rue et ses occupants.

Une foule bigarrée encombra le pavé, chauffée au feu d'un soleil encore généreux bien que près de s'effacer derrière l'horizon. La brise venue de la mer apportait une touche salée aux senteurs piquantes montées des cuves des tanneurs, où trempaient les longueurs de toile récemment tissée dans leurs bains de couleurs vives. Des coups de maillet sur le manche d'un burin rythmaient le brouhaha de mille conversations

LE FER AU CŒUR

confuses – surtout des négociations.

Maïan dut jouer des coudes pour se frayer un passage parmi les chalands, indifférents à sa présence. Les nombreuses échoppes attiraient leur lot de clients ou de simples curieux, massés face aux devantures grandes ouvertes, à la recherche d'une affaire. L'écho des marchandages en cours produisait une cacophonie qu'on aurait pu prendre pour la voix du quartier des mercantis, forts en gueule et que rien ne semblait pouvoir interrompre.

Ici, plus que partout ailleurs dans Pérennia, la vie s'exprimait sans fausse pudeur. Cette agitation permanente plaisait à Maïan. Elle-même débordait d'enthousiasme depuis qu'Orlano lui avait ouvert son cœur en même temps que ses bras.

Ils avaient fait connaissance de la plus simple façon, un jour qu'elle rapportait un plein panier de linge propre à l'épouse du maître tisserand. Le fils de la maison achevait son déjeuner à une extrémité de la table de l'office. Il l'avait taquinée au prétexte que les rabats de sa coiffe l'empêchaient de distinguer la couleur de ses yeux. Ainsi défiée, elle avait écarté les pans de toile d'un geste si vif que plusieurs tresses maintenues par le bonnet s'étaient déroulées sur ses épaules, exposant une partie de son abondante tignasse sombre, presque noire.

— Tu n'es pas sans savoir que seules les femmes mariées sont autorisées à se dévoiler devant leur protecteur ? avait demandé Orlano avec un étrange rictus aux lèvres.

Un instant, Maïan avait craint qu'il ne la dénonçât aux prévôts de la Vertu – il était peut-être de ces jeunes hommes plus rigoristes que les anciens, motivés par le désir d'en remonter à leurs prédécesseurs sur le chemin de la foi. Mais le rictus s'était vite mué en un éclatant sourire. Une lueur amusée avait illuminé le regard azur d'Orlano.

CHAPITRE I

— Je veux bien être ton protecteur, même si on ne se marie pas dans l’immédiat, avait-il ajouté à mi-voix, car sa mère n’était pas loin, occupée à vérifier le travail des lavandières.

La proposition était-elle sérieuse ou bien se moquait-il d’elle ? C’était la première fois qu’un garçon s’adressait à elle d’une manière aussi directe. Elle croyait comprendre ce qu’il lui demandait, ce que cachaient les mots choisis avec soin, mais ne savait pas si elle devait s’en montrer choquée ou, au contraire, flattée.

Le fils du maître tisserand était plutôt agréable de sa personne, mince et les traits délicats, les joues mangées par un duvet blond assorti aux boucles de sa toison. Maïan le trouvait à son goût. Cependant, elle n’avait pas voulu lui céder trop vite. D’abord, parce que ce n’était pas son genre ; ensuite, parce que cela l’amusait de mettre le désir du garçon à l’épreuve.

— Je suis sûre que tu sers ce discours à chaque jupon qui te passe sous le nez, avait-elle rétorqué avec une pointe de défi et de curiosité.

— Pas tous, non. Cela dépend de la frimousse de celle qui le porte.

Un compliment se dissimulait sous l’apparente goujaterie. Maïan y fut sensible. Cependant elle n’en montra rien et mit ce jour-là un terme à la conversation. Par la suite, elle s’arrangea avec sa mère pour effectuer les livraisons de linge dans le quartier des mercantis. Cela lui permit de faire plus ample connaissance avec Orlano, jusqu’à accepter finalement, une saison plus tard, la protection offerte – et tout ce qu’elle impliquait.

Dans l’intimité, Orlano se révéla à l’opposé du faraud imbu de sa personne qu’il se plaisait à paraître en société. Doux et délicat, il tombait le masque imposé par sa naissance et son rang.

LE FER AU CŒUR

Parfois, il se montrait même d'une étonnante fragilité, comme lorsqu'il avouait sa crainte de décevoir un père dont la stature l'intimidait toujours autant depuis l'enfance. Maïan n'ayant jamais connu le sien, il lui était difficile de compatir. Mais ses sentiments pour le jeune homme se trouvaient raffermis par la touchante honnêteté qu'il lui témoignait durant leurs tête-à-tête, aujourd'hui mués en corps-à-corps.

Elle l'aimait, cela ne faisait aucun doute, et lui l'aimait tout autant en retour.

Légère, Maïan bondit par-dessus le ruissellement des eaux usées et se fondit à la masse des badauds, heureuse de vivre, tout simplement.